

LA PERTE DE L'ALGERIE FRANÇAISE... CRIME OU FATALITÉ ?

« Je suis née française, en Algérie, et je croyais que je mourrais française dans mon pays. Je me sens comme dépossédée. Les Pieds-Noirs seraient moins désespérés s'ils avaient senti en Métropole une chaleur, une solidarité. Mais ils se sont sentis abandonnés, méprisés et même insultés... » (Francine Camus, épouse d'Albert Camus - 12 avril 1962, témoin à décharge au procès du Général Jouhaud)

« O mes amis Pieds-Noirs, ne pleurez plus la terre et le sol tant chéris qui vous ont rejetés ; laissez les vains regrets et les larmes amères ; ce pays n'a plus d'âme, vous l'avez emportée » (Camille Bender – 1962)

49 ans après la fin du drame algérien, il ne reste plus aujourd'hui comme vestiges qu'un grand rêve, des souvenirs douloureux, des milliers de morts, des milliers de déracinés que l'on a, en 1962, dépossédés, humiliés, violés ; des ruines, une odeur de sang caillé, des plaintes étouffées qui se sont dissoutes au gré des ans dans le brasillement de la lumière, un reniement immense, et, sous le soleil d'Afrique, une déréliction de plaines rases rendues à l'abandon et le vent de la mer dans sa morne complainte sur les champs de blé calcinés. L'Océan démonté de l'Histoire est rentré dans ses rives ; il semble d'un coup apaisé. Quoique la surface de cet Océan paraisse désormais immobile après tant de remous, le mouvement de l'humanité continue aussi ininterrompu que celui du temps. La terre tourne, les planètes décrivent leurs orbites et les conflits continuent toujours d'occasionner leurs ravages. L'infini se meut, les Etats se surveillent hargneusement du haut de leur paix armée. A cette minute, des enfants naissent, des vieux agonisent, des hommes s'entre-tuent, des amoureux s'enlacent. La vie et la mort s'engendrent ; rien n'a changé depuis des millénaires et rien ne changera... jamais ! Depuis des milliers d'années, les hommes à la surface du globe, ne cherchent en apparence qu'à se dominer ou à détruire et, cependant, de siècle en siècle, puis d'année en année, la force brutale a reculé devant l'idée. Le moyen âge, aveugle et sanguinaire, nous répugne ; l'holocauste dont furent victimes les Juifs et autres martyrs lors du dernier conflit mondial nous fait horreur ; le génocide des harkis et celui des disparus de la guerre d'Algérie nous révolte ; des temps naîtront pour qui notre époque apparaîtra barbare comme un autre moyen âge...

Et cependant nous ne saurions nous retrancher derrière ce principe trop simpliste, trop commode de la fatalité ou du destin. Pour justifier les plus grandes catastrophes on invoque généralement la « fatalité »... Pour justifier les drames les plus atroces on invoque le « destin ».

Pierre Emmanuel disait que « *le génie est dans cette alchimie supérieure qui change les vices de nature en éléments d'une destinée* ». Alors, à l'instar de Gustave Flaubert, on s'est écrié : « *C'est la faute de la fatalité !* » Mais ce qui est paradoxal, c'est que destin et fatalité sont toujours représentés par des visages sinistres, indignes ou médiocres, comme ceux des fossoyeurs de l'Algérie française et ce sont ces visages là qui furent le destin de l'Algérie et de celui de milliers de malheureux.

Romain Rolland soutenait que « *la fatalité c'est ce que nous voulons* ». Celle-ci a été ce que la France par la voix de son Président d'alors et l'action de gens peu scrupuleux, a voulu qu'elle soit et elle aurait été tout autre si elle l'avait également désirée...

Face à la barbarie de l'ennemi, il n'y avait pas lieu d'invoquer le « destin » ni le « vent de l'Histoire ». Il fallait tout simplement faire preuve de fermeté et Alexandre Soljenitsyne l'a bien traduit :

« On ne saurait accepter l'idée que le cours meurtrier de l'Histoire est irrémédiable, et que l'esprit confiant en lui-même ne peut influencer sur la force la plus puissante du monde ! »
« L'expérience des dernières générations me convainc pleinement que, seule l'inflexibilité de l'esprit humain, fermement dressé sur le front mouvant des violences qui le menacent, et prêt au sacrifice et à la mort en proclamant : « Pas un pas de plus ! » Seule, cette inflexibilité de l'esprit assure la véritable défense de la paix de l'individu, la paix de tous et de toute l'humanité. »

Et pour plus d'un million d'êtres humains, c'est le défaut de toute inflexibilité qui les a conduits à l'exode et à l'exil... Longtemps ils ont erré sur des routes en quête d'un avenir avec l'affreuse pensée du lendemain. Oui ! de quoi demain sera-t-il fait ? Le frisson de l'histoire leur traversait sans cesse les moelles... Des visions de deuil et de triomphe leur arrivaient du fond des siècles. Les cités illustres s'écroulaient au choc des catapultes. Cette clameur de rut et de bataille, cette poussière sinistre qui les environnait au quotidien, elle avait dû flotter sur Corinthe et sur Syracuse envahies... Et ils se murmuraient sans cesse le ver fatidique de l'Aède : « *Un jour viendra où tombera Ilion la Sainte, et Priam, et son peuple invincible !* »

Ils n'arrivaient pas à se détacher de leurs souvenirs... Comment donc effacer cette pellicule impalpable mêlant la cendre de tous les morts enfermés dans cette terre qu'ils avaient laissée, là bas, et cette retombée de poussière désertique ? Leur pays, celui des souvenirs, de leur enfance, des odeurs, du soleil, des couleurs avait cessé d'exister un jour de 1962 ; ils l'avaient enfoui en eux à tout jamais et aucun baume, si miraculeux fût-il, ne pouvait guérir leur regret. Et ils étaient seuls, face à l'échec, face au passé et à l'avenir, submergés par la peine et l'amertume, seuls au bord d'un gouffre, au bord du néant où finissent en fin de compte toutes les colères, les rêves et les révoltes des hommes... où se consomment les noces stériles de l'amour et de la haine.

C'était l'exode de ces enfants de pionniers qui n'en finissaient pas de parcourir l'hexagone en quête de travail et de logement et ces enfants-là, bouleversés par la guerre, ne s'arrêtaient jamais d'interroger le passé pour tenter d'entrevoir la raison de tant de malheurs immérités. Pourquoi cet acharnement du destin à leur infliger tant de détresse ? Pourtant, quand les vieux étaient venus s'installer en Algérie, dans ce désert de pierres brûlées par le soleil, il n'y avait rien, rien que la chanson du vent dans les touffes de broussailles et de palmiers nains. Et les vieux n'avaient rien pris à personne... Nul avant eux n'avait préparé leur venue sur ce sol vierge, nu, aride ou pestilentiel et où ils ne trouvèrent rien qui pût leur rappeler leur passé.

Après le grand arrachement qui les avait anéantis comme une sorte de mort, voici que peu à peu, très lentement, dans la sphère différente et inférieure où ils avaient été jetés ainsi que des épaves, ils essayaient de reprendre vie. La blessure du dépaysement demeurait cependant en eux aussi profonde, et le regret de toutes ces choses disparues aussi inapaisé. L'Algérie, maintenant, s'auréolait de plus en plus, dans leur mémoire, de couleur d'or, comme les Edens perdus et les souvenirs terribles des derniers jours écoulés remontaient de temps à autre comme de grosses bulles à la surface d'un étang.

Aujourd'hui, ils ne font que survivre loin de leurs paysages dorés qui ont émerveillé leur enfance. De cette terre douce et triste, tombeau de leurs aïeux et ni de leurs amours, un immense vide les sépare, fait de sable, de regrets, de mirages, de promesses et de serments révolus, ou *s'irréalisent* les oasis perdues de leurs souvenirs. Algérie qui leur a donné la vie et qui a pris leur cœur, rongée par le chagrin et la rancœur, que triste est ton sort aujourd'hui !
« *Notre église, ce petit bijou, a été décapitée. Notre cimetière a été saccagé... Tous les cercueils ont été ouverts... J'aurais préféré être aveugle !* »... C'est un prêtre français qui parle...

« *Si les Pieds-Noirs n'étaient pas partis en masse, l'Algérie ne serait peut-être pas dans l'état désastreux dans lequel elle se trouve...* »... C'est la journaliste Malika Boussouf qui l'écrit...

De ci, de là, les mousses recouvrant les murs joignent leur lèpre rouille à l'ombre des palmiers aux branches mutilées. Les grands arbres sous la lune, frissonnent de nostalgie et renouvellent chaque nuit leurs appels éplorés dans l'espoir que l'amour voudra bien y renaître. Et de leurs branches désolées, les lettres qu'on déchiffre avouent aux voyageurs que d'autres en ces lieux ont connu des bonheurs dont les traces ne sont point effacées. Le temps a pu faire son office, jouer au sacrificateur, il n'a pas eu le front de dévorer ces noms des heures familières. Pourtant à notre départ nous n'avons rien inscrit ; nous n'avons pas voulu que s'y fixent nos cœurs... nous n'avons pas trahi nos secrètes tendresses afin que reste bien à nous cette gerbe de fleurs qu'on respire à genoux parmi les souvenirs de toutes nos ivresses.

*« Vous seuls m'enserrez, souvenirs adorés
Vous seuls échappez aux fatigues du temps ».*

José CASTANO

e-mail : joseph.castano0508@orange.fr

«... Mon pays le Bénin, est une ancienne colonie française : j'ai entendu l'histoire de l'Algérie mais je n'ai jamais entendu parler de ce génocide qui ne dit pas son nom. La France a bien reconnu le génocide arménien de 1915, pour ne pas reconnaître celui d'Algérie 1962 alors que c'est bien plus proche. De plus, il concerne quand même des français. Pourquoi cette myopie politique ? » (Extrait de l'homélie du Père africain Fortuné Gonzallo - 5 juillet 2010, paroisse de St Joseph à Angers. Un exemple à suivre...)

« Le souvenir est le seul paradis dont nous ne puissions être expulsés » (Jean-Paul Richter)

-0-0-0-0-0-0-

Prédiction du vénéré Marabout Hadj Behloul, décédé et enterré à Aïn-Boucif en 1878 :

« Les Français partiront tous un jour, et vous chercherez en vain un de leur chapeau pour l'embrasser... vous songerez alors, un peu tard, à tous les bienfaits dont ils vous comblaient, et, de vos yeux couleront des larmes de sang. »

(Cette prédiction a été relevée dans les archives officielles de la Mairie d'Aïn-Boucif)